

« L'ÂME DE LA VIE » : LITTÉRATURE ET IDÉOLOGIE

Sophie Djigo
(STL, Lille)

Résumé

L'œuvre de Musil occupe une place centrale dans la réflexion menée par Jacques Bouveresse sur la littérature. En cheminant avec un penseur lui-même à la croisée de la philosophie et de la littérature, Bouveresse poursuit une réflexion sur la tâche morale de l'écrivain, mais aussi sur une politique de la littérature. Dans des contextes, qu'il s'agisse de l'Allemagne des années 1930 ou de la France des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles, où tout élément de langage est susceptible d'une réappropriation politique au service de la propagande, la philosophie du langage et la littérature peuvent œuvrer de concert à défendre la vérité. Tandis que la propagande, en particulier nationaliste, détrône les idées pour s'adresser à la seule volonté et aux affects, l'idéologie mérite d'être réhabilitée comme puissance de circulation des idées et de préservation de certains idéaux. La littérature s'avère un lieu propice à l'idéologie, et plus encore, à l'utopie, qui interroge aussi les conditions sociales de réalisation de possibilités politiques inédites.

Abstract

Musil's work plays a central role in the philosophical thought of Jacques Bouveresse on literature. By engaging with a thinker who himself stands at the crossroads of philosophy and literature, Bouveresse pursues a reflection on the moral task of the writer and on the politics of literature. In contexts – whether that of Germany in the 1930's or France in the 20th and 21st centuries – where every element of language is subject to political reappropriation in the service of propaganda, philosophy of language and literature can work together to defend truth. Whereas propaganda – especially nationalist propaganda – dethrones ideas in order to speak only to the will and the emotions, ideology deserves to be rehabilitated as a force for the circulation of ideas and the preservation of certain ideals. Literature proves to be a fertile ground for ideology and even more so for utopia, which also probes the social conditions for realizing new political possibilities.

Introduction

« Jacques Bouveresse = Ulrich¹ ».

C'est par cette équation que Kevin Mulligan exprime malicieusement l'affinité, voire la parenté entre le philosophe Jacques Bouveresse et l'écrivain Robert Musil, à travers le personnage du mathématicien Ulrich dans *L'Homme sans qualités*. En effet, Bouveresse avoue lui-même que les *Essais* rédigés par Musil entre 1911 et 1931 sont devenus son « livre de chevet² ». Difficile de trouver un ouvrage de Bouveresse qui ne fasse pas référence, au moins au détour d'une page, à cet immense écrivain dont la pensée l'habite, souvent sur le mode de la citation, également sur celui du commentaire, pas seulement dans les textes explicitement dédiés à Musil, comme *Robert Musil. L'homme probable, le*

¹ Cité par Jacques Bouveresse dans Bouveresse J., *Le Philosophe et le réel. Entretiens avec Jean-Jacques Rosat*, Paris, Hachette Littérature, 1998, p. 30.

² *Ibid.* p. 29.

*hasard, la moyenne et l'escargot de l'histoire*³ (1993) ou *La voix de l'âme et les chemins de l'esprit. Dix études sur Robert Musil*⁴ (2001). De l'essayiste autrichien, Bouveresse écrit :

« Je considère réellement Musil non pas seulement comme un des plus grands écrivains, mais également comme un des plus grands penseurs de notre temps. Sous cet aspect, il reste encore presque complètement à découvrir. Bien qu'il ne veuille surtout pas être considéré comme un philosophe et ne puisse être classé comme tel, il peut tout à fait être utilisé en philosophie et il devrait même l'être davantage⁵. »

L'une des raisons qui justifie cette préférence est la grande honnêteté intellectuelle de Musil, son art de la nuance qui le rend capable de considérer n'importe quel point de vue avec sympathie, fût-il erroné, et de lui rendre justice. C'est aussi ce qui le conduit à exercer une critique parfois acerbe envers les systèmes doctrinaux et les idéologies de son temps. Ces dernières frappent par leur grandiloquence, leur prétention ou leur étroitesse d'esprit, autant de vices épistémiques auxquels Musil et Bouveresse opposent l'humilité du grimpeur, qui part de l'expérience et des faits, qui chemine par petits pas, préférant la précision modeste au sublime nébuleux.

Des philosophes, Musil affirme qu'ils sont des violents, toujours à imposer leur système. Ils sont irrémédiablement suspects d'être des idéologues qui cherchent à soumettre le monde à leur théorie. En revanche, la littérature n'a pas ce caractère persuasif ou vindicatif. Elle apparaît comme un usage du langage dont les dimensions narrative et esthétique l'emportent sur la polémique. Dans cette mesure, la littérature échappe-t-elle à l'idéologie ? Peut-elle même nous « sauver » de l'idéologie ? Faudrait-il d'ailleurs le faire, et nous débarrasser de toute idéologie ?

Étant donné le contexte dans lequel Musil a écrit son grand roman, on peut s'interroger sur les rapports entre sa propre démarche littéraire et les grandes œuvres idéologiques dont il fut le témoin. En effet, Musil ne s'est pas converti à l'idéologie nationaliste, puis nazie, comme un certain nombre d'intellectuels, écrivains ou philosophes de son temps. Il n'a pas rejoint les rangs de Spengler, Benn ou Heidegger. S'intéresser aux rapports entre littérature et idéologie revient aussi à creuser la dimension politique de la littérature.

Cela pourrait surprendre pour qui n'a jamais vraiment lu les ouvrages de Bouveresse, trop souvent présenté à tort comme un épistémologue insensible aux enjeux politiques. Bouveresse, lecteur de Musil ou de Kraus, adepte de science autant que de littérature, accorde une importance cruciale à la notion de vérité, à celle de connaissance objective, défendant une forme de réalisme, et ce, pour des raisons éminemment politiques. C'est en cheminant auprès de ces auteurs autrichiens, dont la vie fut bouleversée par l'accomplissement du fascisme, que Bouveresse exprime à la fois ses inquiétudes de démocrate et sa hantise qu'une ère des patries prenne à nouveau le pas sur l'ère de l'humanité, que des réflexes autoritaires mettent en péril les régimes libéraux. Rétrospectivement, on pourrait croire que l'idéologie, dans de tels contextes historiques, est un instrument particulièrement agressif au service de la dictature, un poison corrosif pour la démocratie.

³ Bouveresse J., *Robert Musil. L'Homme probable, le hasard, la moyenne et l'escargot de l'histoire*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1993.

⁴ Bouveresse J., *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit. Dix études sur Robert Musil*, Paris, Seuil, coll. Liber, 2001.

⁵ Bouveresse J., *Le Philosophe et le réel*, op. cit., p. 29.

Or, une lecture attentive de Musil et de Kraus, comme celle que mène Bouveresse, conduit à voir les choses sous un autre angle et à déplacer la question. On se rend compte que l'idéologie n'est pas le problème de fond. La mise en regard d'usages du langage aussi différents que la littérature et le discours idéologique produit un éclairage sur le problème fondamental, à savoir d'une part, la séduction opérée par des rhétoriques de la persuasion totalement irrationnelles et mensongères ; d'autre part, la façon dont ce que Musil appelle la « spéculation à la baisse⁶ » tue l'idéologie, détruit l'imagination, dans le but de rendre acceptables des projets politiques agressifs et violents. Par contraste avec ces doctrines politiques, l'idéologie et la littérature forment un contrepoint, peut-être même un contre-pouvoir de salut public.

L'un des textes que Bouveresse consacre à Kraus, *Les Premiers Jours de l'inhumanité*⁷, s'achève sur la façon dont la littérature a constitué pour le satiriste une forme de refuge vis-à-vis d'un certain dégoût de la politique. De la part d'une plume qui n'a jamais cessé de dénoncer tout autant la corruption de la social-démocratie que la violence absurde du nazisme, cette échappatoire a de quoi nous étonner. Pourtant, Kraus ne fait que souligner les dimensions plurielles de la littérature, tour à tour instrument de combat et espace de retraite. Passé un certain point de violence politique, on peut se dire qu'un tel espace de répit est nécessaire pour préserver son âme, mais aussi pour envisager, comme le fait Musil, d'autres possibilités politiques.

Les rapports complexes entre littérature, idéologie et utopie traversent les réflexions de Bouveresse sur la littérature et le travail de l'écrivain. Suivant les attermoissements du romancier autrichien, Bouveresse s'intéresse à la fois au rapport de l'écrivain au réel, dans la mesure où celui-ci produit quelque chose comme une forme de connaissance, et à la fonction sociale de l'écrivain, engageant un autre rapport pratique à la société. Ces deux façons de se rapporter au réel sont complémentaires, puisque si connaissance il y a en littérature, il s'agit d'un savoir pratique, à partir duquel l'écrivain peut espérer changer la société par la puissance performative de son récit. La question de la connaissance en littérature renvoie vers une dimension éthique, alors que la fonction sociale de l'écrivain implique une analyse plus sociologique de la production littéraire. Comment Bouveresse tient-il les deux bouts entre ses affinités manifestes avec Bourdieu et son incorrigible esprit cacanien ?

La critique qu'exerce Musil à l'encontre de l'idéologie et même, d'une *littérature idéologique*, permet de mieux saisir ce qu'il faudrait sauver de l'idéologie. En effet, selon Bouveresse, le reproche que Musil adresse à l'idéologie s'inscrit dans le motif général de son rejet de tout idéalisme. Mais on aurait tort, pour autant, de « jeter le bébé avec l'eau du bain », selon l'expression affectionnée par Bouveresse, c'est-à-dire de se priver d'idées sous prétexte de se défendre de l'idéalisme. Produire des idées sans tomber dans l'idéalisme, restaurer une certaine idéocratie, voilà le projet du romancier, qui rapproche l'idéologie de l'utopie. L'idéologie est même définie comme « l'âme de la vie⁸ », ce qui revient à dire qu'une vie sans idéologie serait une vie sans âme.

Lorsque l'on repense à l'idéologie nazie, on voit mal en quel sens cette dernière constitue l'âme de la vie. Il faudrait donc voir précisément en quel sens et à quelles conditions l'idéologie se trouve digne de cette définition, et ce que devient alors sa fonction, notamment pour l'écrivain. En outre, si l'idéologie comporte un potentiel utopique,

⁶ Musil R, *L'Homme sans qualités*, t. I, édition préparée par J.-P. Cometti, trad. de l'allemand par P. Jaccottet, Paris, Seuil, 2004, p. 462 (désormais abrégé *Hsq*).

⁷ Bouveresse J., *Les Premiers Jours de l'inhumanité. Karl Kraus et la guerre*, Marseille, Hors d'Atteinte, 2019.

⁸ Musil R., « L'Allemand comme symptôme », in *Essais, conférences, critique, aphorismes, réflexions*, trad. de l'allemand par P. Jaccottet, Paris, Seuil, 1978, p. 359 (désormais *E*).

comment l'inscrire dans la réalité pour ne pas retomber dans les affres d'un idéalisme stérile ? C'est à ce titre que Bouveresse exhume un regard *sociologique* chez Musil, romancier particulièrement attentif aux conditions sociales de son temps.

1. Critique de la littérature « idéologique »

a) Une littérature idéaliste

Quels sont les pouvoirs de la littérature ? C'est l'une des questions redoutables sur lesquelles Jacques Bouveresse engage la réflexion dans *La Connaissance de l'écrivain*. Goûtant peu l'optimisme de philosophes contemporains comme Martha Nussbaum, Bouveresse questionne au contraire l'inefficacité de la littérature, la manière dont elle peut être complètement coupée de la réalité. Or, si la littérature souffre d'une telle impuissance, c'est avant tout à cause de sa nature idéale. Le fait que, comme la philosophie d'ailleurs, la littérature développe des idées contribue à sa stérilité, selon la vieille opposition platonicienne entre la théorie et la pratique.

L'explication qu'en donne Musil est liée à une division du travail entre les idées et les actions, entre l'idéologie d'une part, et d'autre part, le commerce, le capitalisme qui régit nos sociétés et apparaît comme un principe de réel. Bouveresse cite plusieurs passages de *L'Homme sans qualités* qui exposent cette division des tâches : Notre époque, constate Musil, « adore l'argent, l'ordre, le savoir, le calcul, les mesures et les pesées, c'est-à-dire, somme toute, l'esprit de l'argent et de sa famille, en même temps qu'elle les déplore⁹ ».

Cette déploration, également décrite comme une « rançon morale¹⁰ » à l'égard de nos idéaux, est nécessaire aux hommes afin de garantir une forme de bonne conscience. Il se trouve que le discours déploratoire est justement confié à la littérature et à la philosophie. Notre société serait ainsi déchirée entre deux aspects antinomiques : un réalisme pragmatique amoral, voire immoral, et le maintien d'une conscience morale qui s'exprime dans un domaine tenu à part, la littérature. Paradoxalement, la morale ne serait donc pas *dans le monde*, mais dans cet espace imaginaire qu'est la littérature. Cette étanchéité permet aux entrepreneurs de poursuivre leur action sans s'embarrasser de contraintes ou d'injonctions morales, réservées à une autre sphère que celle de l'action. Il y a une évidente contradiction à basculer la morale sur le plan exclusif des idéaux, dissociés des mœurs et des pratiques. Le concept de morale s'en trouve dévoyé, péchant ici par un idéalisme excessif tel qu'on le trouve dans certaines philosophies morales particulièrement abstraites. La morale se retrouve également réduite à la simple jérémiade, au jugement réprobateur qu'il devient inévitable de tenir vis-à-vis des actions commises dans le « vrai » monde.

C'est donc une spéculation à la baisse sur l'humain qui préside à la production des formes d'organisation sociale, tandis que la littérature offre le cadre d'une spéculation à la hausse, qui reste sans effet dans la vie réelle. Les « pensées de haut vol », les idéaux, sont paradoxalement domestiqués et tenus en laisse dans ce que Musil appelle ironiquement « une basse-cour » :

« Pour les pensées de haut vol, on a créé une sorte de basse-cour que l'on appelle théologie, philosophie et littérature ; là, elles peuvent se développer à leur manière, se multiplier à perte de vue, et la chose est fort bien ainsi. Devant

⁹ *Hsq*, I, p. 609. Cité par Bouveresse in *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, Marseille, Agone, 2008, p. 167-168.

¹⁰ *Hsq*, I, p. 609. Cité par Bouveresse, *ibid.*, p. 168.

un tel foisonnement, personne n'a plus à se reprocher de ne pas pouvoir se pencher personnellement sur elles¹¹. »

Au fond, que les idéaux restent confinés dans un royaume inaccessible arrange bien les spéculateurs à la baisse, puisque cela les dédouane et leur permet de ne pas les appliquer dans leur propre vie. La conduite de la vie ne peut qu'être coupée de doctrines qui se présentent d'emblée comme irréalisables. Musil reprend ici la critique que le jeune Marx adressait déjà à l'idéologie, lui reprochant d'être une forme d'idéalisme trop abstrait et séparé de la *praxis*. La plupart du temps, c'est en ce sens péjoratif que Musil emploie le terme « idéalisme », comme il le fait par exemple dans l'essai *L'Allemand comme symptôme* au sujet des idéologies nationalistes et des théories raciales. Introduisant de la nuance, Musil rappelle toutefois que, derrière les comportements brutaux et primitifs du nationalisme et du racisme, se niche « un idéalisme authentique¹² ». Par exemple, le nationalisme n'est autre qu'

« un cas typique de ce besoin d'idées régressif qui ramène toute pensée à des pensées plus anciennes, éternelles, qui passent pour sublimes, au lieu de la penser jusqu'au bout ; en un mot, justement ce que l'on tient dans notre pays pour de l'idéalisme. Cela produit l'homme à la formule fixe et aux règles d'une simplicité sublime, qui se dispense de l'expérience vécue de l'esprit, le pharisien¹³ ».

La littérature idéologique manifeste une forme de pharisaïsme : elle opère une simplification abusive et statique de la complexité mouvante du réel. L'idéologue est identifiable à sa rhétorique uniforme, c'est l'homme du slogan. Bouveresse repère un semblable caractère réducteur et unilatéral dans les formes de militantisme politique de son temps, une « forme d'unilatéralité dans la conviction¹⁴ », qui suscite sa méfiance à leur égard. Paradoxalement, les envolées lyriques et l'enthousiasme des idéologues se figent et se sédimentent en règles générales qui peuvent s'avérer en contradiction, voire à complet rebours de l'expérience singulière. On pourrait croire au contraire que l'idéologie fait la part belle au sentiment, à commencer par l'enthousiasme que Musil décrit ironiquement comme la matrice de l'idéalisme allemand ; pourtant, cet excès de sentimentalité se rabougrit et se dessèche dans la simplification et la répétition, jusqu'à constituer un corpus de pensées mortes, au sens où elles ne sont pas tirées de l'expérience vécue ni inspirées par elle. Dans le sillage de Marx, Musil insiste encore sur l'incapacité de cette littérature idéologique à avoir des effets pratiques, à susciter la moindre action. C'est un constat d'autant plus amer que Musil lui-même, en tant que romancier, ne cesse de regretter l'impuissance de la raison, insuffisamment séduisante à nous faire agir. Nous semblons souvent imperméables aux arguments. À l'inverse, les formes littéraires plus concrètes, incarnées, seraient capables de nous émouvoir et de nous mouvoir. Il faudrait donc dire que le succès de la littérature à susciter nos actions est inversement proportionnel à son contenu intellectuel.

C'est aussi ce que Bouveresse analyse comme « le principe de la créativité de la surface¹⁵ », avec pour conséquence que « l'idéocratie est détrônée, le cerveau déconsidéré, l'esprit

¹¹ *Hsq*, I, p. 406. Cité par Bouveresse, *ibid*.

¹² Musil R., « La nation comme idéal et comme réalité » (*E*, p. 123). Cité par Bouveresse in *L'Homme probable*, *op. cit.*, p. 281.

¹³ *Ibid*. Cité par Bouveresse in *L'Homme probable*, *ibid*.

¹⁴ Bouveresse J., *Le Philosophe et le réel*, *op. cit.*, p. 31.

¹⁵ Bouveresse J., *L'Homme probable*, *op. cit.*, p. 251.

rejeté à la périphérie¹⁶ ». Cela correspond à une distinction esquissée par Musil entre les pensées du dedans et celles du dehors. Les premières sont personnelles, tirées de l'expérience vécue, mais aussi de notre propre réflexion. Les secondes sont héritées et transmises par les groupes sociaux, elles s'expriment dans des formes communes, jusqu'aux stéréotypes, et constituent les idées à la mode, ou comme on dit, « dans l'air du temps ». Musil pense que ce sont malheureusement les secondes qui sont efficaces et non les premières, trop informes, complexes et insuffisamment ordonnées. Ces idées superficielles n'en sont pas moins capables d'engendrer des révolutions, des changements de mœurs, alors que l'idéologie déployée par les philosophes et les poètes, recelant des pensées plus profondes, se révèle stérile. Cela tient à la nature même de la formation des « grandes idées », dont la lecture de Bouveresse propose une explication :

« [Les grandes idées] [...] ne sont, d'une certaine façon, elles-mêmes rien d'autre que l'expression d'une moyenne intellectuelle et le résultat d'un processus d'égalisation qui a transformé la profondeur en une sorte de vaste superficialité qui s'accommode de tout avec tout¹⁷. »

Comment passe-t-on du grand au moyen, du profond au superficiel, du contenu intellectuel au vide ? Les conditions sociales produisent des modes de pensée, qui sont bien « à la mode » et qui traversent les groupes sociaux d'une époque. Les « grandes idées » ont ceci de grand qu'elles sont partagées par un grand nombre de personnes : leur grandeur n'est pas celle d'une hauteur intellectuelle, mais du grand nombre de ceux qui les partagent et les utilisent. Ce sont les opinions de la majorité en matière religieuse, morale ou politique, une sorte de « philosophie de la vie » de l'homme ordinaire. Alors que l'idéalisme vise une forme de perfection des idées, une supériorité en matière intellectuelle, le voilà rabattu sur la médiocrité d'un verbiage de café du commerce. Le pire, c'est que l'idéalisme est le seul coupable de sa propre impuissance, dans la mesure où il se borne à nourrir des idées qui manquent cruellement de substance, de contenu, des ballons de baudruche métaphysiques qui n'en sont pas moins creux. Bouveresse décortique cet « idéalisme verbeux¹⁸ » qui se paye de mots, utilisant des termes relevant du registre sublime et lyrique, sans égard ni pour leur signification ni pour leur usage. Or, c'est bien l'usage de ces mots et de ces idées qui préoccupe le personnage d'Ulrich :

« Les grands sentiments, idéaux, religions, destin, humanité, vertu lui apparaissaient comme le mal en soi. Il leur imputait le fait que notre époque soit si insensible, si matérialiste, si irrégulière, si inhumaine et dépravée¹⁹. »

Plus les mots sont généraux, abscons, vagues, moins il est possible de les employer dans la vie ordinaire. Une idéologie exaltant La Vertu n'aura pas l'efficacité de l'éthique aristotélicienne, fondée sur des exemples et des analyses sémantiques en contexte. Lorsque les mots sont trop flous, tout et son contraire peuvent venir les remplir et s'y référer. C'est ce jeu de langage du grand accommodement qui, au fond, vide les mots de leur sens et crée une grande confusion qui rend effectivement possible la plus grande immoralité, et même, une sorte de relativisme caricatural en matière morale. Orwell avait fait de cette analyse un moment fondamental de sa dystopie, où la novlangue, langage

¹⁶ *Hsq*, I, p. 488.

¹⁷ Cité par Bouveresse J., in *L'Homme probable*, op. cit., p. 286-287.

¹⁸ *Ibid.*, p. 286.

¹⁹ Musil, R. *Der Mann ohne Eigenschaften*, éd. par A. Frisé, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Verlag, 1981, p. 1986. Cité par Bouveresse J., in *L'Homme probable*, *ibid.*

idéal s'il en est, vidait les idées de leur substance au point d'abolir les significations contraires. Dans cette grande confusion, « La guerre, c'est la paix. La liberté, c'est l'esclavage. L'ignorance, c'est la force²⁰ ».

On assiste à pareil renversement aujourd'hui dans les rhétoriques d'extrême-droite qui taxent d'« idéologie » les productions des sciences humaines et de « propagande » les raisonnements argumentatifs. Le savoir universitaire et scolaire est assimilé à un « grand endoctrinement », là où l'endoctrinement nationaliste et réactionnaire se présente comme la Vérité. La grande irrationalité des idéalismes permet de se débarrasser du fâcheux critère de la raison et de la contrainte de la justification. Il n'est plus nécessaire de rendre compte de son point de vue, puisqu'il n'est pas un point de vue, ni une idéologie, mais la vérité absolue par rapport à laquelle tout le reste n'est qu'idéologie fatalement intéressée et suspecte.

b) Une littérature moraliste

L'idéalisme verbeux repéré par Bouveresse se traduit sur le plan moral par une forme de moralisme prêcheur, dont les préceptes et les principes ne peuvent qu'être, pour les raisons déjà évoquées, inapplicables en pratique. Quels sont les rapports entre la littérature et la morale ? Quel genre d'obstacles s'opposent à l'idée, défendue notamment par Martha Nussbaum, selon laquelle la littérature romanesque peut apporter une contribution décisive à la morale, qu'elle fait même partie intégrante d'un corpus de théorie morale ?

Dans *La Connaissance de l'écrivain*, c'est encore à Musil que Bouveresse revient pour clarifier ces questions :

« La meilleure façon dont la littérature puisse servir la cause de la vérité morale est celle qui consiste à combattre le mensonge moral par excellence, autrement dit l'idéalisme moral. Celui-ci n'est pas seulement l'ennemi de la vérité, c'est aussi, pour Musil, celui de la morale elle-même, autrement dit, le principe de l'immoralisme : "C'est le destin économique de l'art d'aujourd'hui de devoir agir sur une masse. Quelque chose d'inhomogène, qui n'a en commun que les conséquences de la psyché de masse. [...] C'est une des tâches les plus importantes de traquer et de piétiner les traits de la psyché de masse là où ils se montrent. Leur signe de reconnaissance est : mouvement psychique à l'encontre du meilleur jugement. Affects qu'après coup on ne comprend pas, parce qu'ils sont sans connexion avec ce que l'on est par ailleurs. Donc une des choses les plus dangereuses : l'idéalisme. Toujours l'idéalisme sans clarté, qui est un besoin de mouvement diffus de l'âme et qui est excité avec des noms : Goethe, Shakespeare, la patrie, la santé du peuple, etc. Une censure raisonnable ne devrait pas soumettre les écrits immoraux, mais les écrits moraux, à une surveillance stricte²¹. »

Le mauvais idéalisme constitue un obstacle bien plus dangereux pour la morale que l'immoralisme. Plus encore, l'immoralisme est moins une perversité morale que la réaction de ceux, artistes en l'occurrence, qui rejettent l'idéalisme moral et utilisent la littérature non seulement pour s'en prémunir, mais pour questionner la normativité

²⁰ Orwell G., 1984, trad. de l'anglais par A. Audiberti, Paris, Folio, 1972.

²¹ Bouveresse J., *La Connaissance de l'écrivain*, op. cit., p. 137. La citation est extraite de Musil R., *Der literarische Nachlass*, CD-ROM Ausgabe, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Verlag, 1992, Mappe IV, I, p. 1.

morale en arrière-plan des grands idéaux et des affects communs. L'immoralisme consiste alors à se distancer de la simplicité et de l'univocité du moralisme pour enquêter sur les détails de la vie morale dans toute sa complexité.

L'essai consacré à « L'obscène et le malsain dans l'art » illustre ce rejet du moralisme : Musil prend la plume en 1911 pour exprimer son indignation face à la double censure des œuvres de Flaubert à Berlin, et de la conférence de la romancière féministe et antifasciste Karin Michaëlis sur « L'Âge critique chez la femme » (*The Dangerous Age*) à Francfort-sur-le-Main. Les propos de Musil éclairent les lignes de sa propre conception de la littérature, puisqu'il défend la représentation de l'abject et du malsain dans l'art pour deux raisons : la première est le refus du « moralisme pinçant la lyre avec la décence d'un comédien officiel²² » ; la seconde renvoie à la conversation sur le manque de sens du réel de Huysmans : puisque dans la vie réelle, l'abject et le malsain existent, alors, l'art, dans son souci de se rapporter au réel, doit également faire de la place à ces aspects plus vils. Musil va plus loin et fait cette affirmation étonnante : « l'art devrait pouvoir non seulement représenter l'immoral et l'abject, mais l'aimer²³ ». Il faut comprendre cette idée, en lien avec le souci du réel, d'un art qui se préoccupe de la vie ordinaire, englobant tous ses aspects, y compris les moins « beaux », les moins raffinés. Cet amour de l'artiste pour l'abject est précisé par la remarque suivante :

« Aimer une chose en tant qu'artiste, c'est donc être touché non par sa valeur ou sa non-valeur absolue, mais par un des aspects qui s'y découvre soudain. L'art, quand il est de qualité, révèle des choses que peu de gens avaient vues. Il est fait pour conquérir, non pour pacifier²⁴. »

La spécificité de l'art engage un regard conquérant et une certaine qualité d'attention au réel, qui permet de découvrir des aspects de la vie qui sont le plus souvent recouverts soit par notre dégoût, soit par notre ignorance ou notre focalisation sur autre chose. L'artiste est celui qui a une vue moins étroite, on pourrait presque dire « synoptique » dans le sens où elle englobe une image du réel non pas exhaustive, mais capable de repérer certains détails, certains rapports, incluant des aspects hors-champ dans la vie quotidienne. En outre, l'art fait subir à son objet une transformation dans la représentation esthétique, ce qui explique l'évidence selon laquelle la représentation de l'abject n'est pas, elle-même, abjecte. A cet endroit, il est curieux que Musil évoque ce phénomène en termes de « purification » et de « désensualisation »²⁵, ce qui semble renvoyer au fait que la représentation de l'abject ne peut satisfaire des désirs pervers, mais uniquement des désirs esthétiques.

Il faut surtout comprendre par cette « désensualisation » le travail de transformation artistique comme combinaison, présentation de rapports et d'analogies, construction d'un point de vue, d'une signification. Il ne s'agit pas de délivrer une image gratuite et brute de l'abject, comme ce serait le cas par exemple de la pornographie, ou d'un film exhibant une violence gratuite : l'œuvre procède à une reconstruction du réel, à une mise en perspective qui brouille au contraire les frontières tranchées par les normes sociales entre le moral et l'immoral, le sain et le malsain. Dès lors, l'œuvre établit des connexions qui font apparaître des points communs, des parentés ou une proximité entre le malsain et le sain, qui interroge leurs relations mouvantes à travers la force d'un cas particulier.

²² E, p. 29.

²³ E, p. 27.

²⁴ E, p. 29.

²⁵ *Ibid.*

L'amour de l'artiste pour l'abject s'adresse ainsi à « une image intellectualisée²⁶ » de celui-ci. Cette remarque permet de ressaisir l'importance de maintenir un contenu intellectuel dans les pensées vivantes de l'art. Le défaut de contenu, d'intellectualisation, dont Musil précise également qu'il faut en faire un bon dosage, afin d'éviter de tomber dans le didactisme ou, à nouveau, le moralisme, est précisément ce qui distingue l'art de ses succédanés qui flirtent avec le divertissement plus ou moins stupide, l'obscénité pure et simple ou l'esthétisme. Seule une composition originale met en lumière de nouveaux rapports. Ce qui est abject l'est en référence à une norme du sain, et donc, la représentation de l'abject engage elle-même cette normalité. À la différence de l'objet réel, sa représentation établit des analogies entre des aspects du malsain et des aspects du sain, et introduit du jeu dans la structure normative, de telle sorte qu'elle donne à voir ce que les normes considèrent comme pervers de façon plus nuancée, humanisée par la possibilité que les choses soient moins tranchées.

Ainsi, Musil réaffirme l'articulation entre l'art et la morale, sous l'angle d'une telle attention au particulier, contre les principes généraux du moralisme :

« Pour comprendre l'art, il nous faut apprendre à penser autrement, dans la vie réelle aussi. Définissons sous le nom de morale quelque but commun, mais en lui autorisant un plus grand nombre de chemins buissonniers²⁷. »

Ce sont ces « chemins buissonniers » de la morale que l'artiste explore en dépassant les normes morales en vigueur, en les travaillant à partir de situations concrètes. Un bon exemple de ce qu'entend Musil par ces remarques est le personnage du bon criminel, tel qu'il apparaît dans le roman *L'Homme sans qualités*. Ulrich et sa sœur Agathe se demandent en effet dans quelle mesure les normes du bien et du mal sont fixées et si elles ne seraient pas plutôt fonctionnelles, relatives aux circonstances particulières. Dès lors, on peut imaginer aussi bien quelqu'un qui serait bon-de-la-mauvaise-manière, comme un pape sanguinaire ou un moralisateur impitoyable, et quelqu'un qui serait mauvais-de-la-bonne-manière, comme Robin des Bois ou le Raskolnikov de *Crime et Châtiment*.

L'intérêt de l'art et, en particulier, de la littérature, serait donc d'offrir des possibilités de conduites, et de jugement de ces conduites, moins manichéennes que ne le suggèrent les idéologies morales, trop générales. La littérature développe pour ainsi dire toute une jurisprudence morale qui intègre dans le jugement les éléments particuliers d'un contexte, témoignant du même coup de la complexité des situations morales de notre vie. C'est quelque chose sur quoi Musil revient à plusieurs reprises, notamment avec le principe « Tu ne tueras point ! », dont il souligne combien il est inapplicable à cause de son excès de généralité. On peut décrire de multiples situations où l'acte de tuer est légitimé par des circonstances particulières (la légitime défense, la guerre, mais aussi la chasse...) et envisager, au-delà de la ligne droite que fixe le principe moral, des chemins de traverse qui accordent à cet acte des valeurs morales différentes. La vocation morale de l'art, s'il en est une, serait de soumettre les normes morales à un travail permanent, à une interrogation constante à la lumière du particulier.

Si Musil a raison, cela signifie-t-il que la littérature constitue un antidote aux idéologies ? On pourrait le croire, mais ce serait négliger les nuances que la lecture de Bouveresse met en relief. La pratique infatigable des livres de Musil l'amène à relever non pas des contradictions, mais à nouveau, des distinctions plus fines, entre un bon et un mauvais idéalisme, entre un bon et un mauvais usage de l'idéologie. Ce travail de précision permet

²⁶ E, p. 30.

²⁷ E, p. 31.

de tirer l'idéologie de la platitude de l'esprit moyen, de la réhabiliter contre les usages médiocres qu'en font certains idéologues – moralistes, politiciens, pseudo-intellectuels à la mode.

2. Littérature et critique sociale

a) Le rôle de l'idéologie dans la vie

Dans son ébauche d'essai « L'Allemand comme symptôme », Musil note ceci : « L'idéologie est l'âme de la vie, de la quotidienne aussi²⁸ ». Certes, les idéologies sont des discours simplificateurs, qui peuvent aller jusqu'à tourner à vide. Mais elles n'en demeurent pas moins, à l'origine, des tentatives de rationalisation des sentiments humains. Musil ajoute encore : « L'idéologie, c'est la mise en ordre des sentiments par la pensée ; l'établissement entre eux d'une cohérence objective qui facilite la cohérence subjective²⁹ ». Comme souvent, il ne s'agit pas tant de distinguer entre bonnes et mauvaises idéologies, que de saisir ce qui, dans toute idéologie, relève de la simplification inepte ou au contraire, de la cohérence objective. Et entre les deux, peut-être la différence est-elle ténue. La mise en ordre des sentiments se paye-t-elle inéluctablement d'une simplification réductrice ? Ce qui est certain, c'est que passé un certain degré de simplification, l'idéologie se transforme en propagande. C'est à ce point de bascule que Bouveresse se met à cheminer avec Kraus comme compagnon de pensée.

Dans *Les Premiers Jours de l'inhumanité*, Bouveresse en appelle à la lucidité du satiriste autrichien face à la montée du nazisme. Kraus décrypte la propagande hitlérienne et relève le souci constant de l'efficacité performative chez l'auteur de *Mein Kampf*, qui assume pleinement le mensonge et la manipulation à des fins politiques. Ainsi,

« [l]a propagande, pour atteindre son but, doit, par essence, être toujours simple et même simpliste, dirigée de préférence contre un seul et unique adversaire qui reste à chaque fois le même, résolument et dogmatiquement unilatérale, répétitive, systématique, absolument catégorique, fanatiquement convaincue de son bon droit et décidée à ignorer jusqu'à la simple possibilité que l'adversaire ait aussi le sien³⁰ ».

Il est clair que le propagandiste n'est pas loin de « l'homme à la formule fixe » décrit par Musil, ce qui montre que l'idéologie peut facilement basculer dans la propagande. La différence entre les deux reste toutefois essentielle : là où la propagande opère dans une indifférence quasi complète envers la pensée, l'idéologie demeure du domaine de la pensée. Bouveresse rappelle combien la propagande n'a que faire de la connaissance objective, puisque « [c]e n'est [...] pas à la pensée qu'elle s'adresse, mais plutôt à l'affect et à la volonté³¹ ». Le but de la technique de propagande est moins de convaincre en modifiant les façons de penser, que de pousser à l'action, de renforcer ou de créer une motivation à agir.

En revanche, l'idéologie, au sens où Musil l'entend, relève bien d'une forme de pensée philosophique ou religieuse au point d'engager une certaine notion de la vérité. Si elle se distingue de la connaissance scientifique, c'est par sa méthode, ni déductive, ni inductive.

²⁸ E, p. 359.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Bouveresse J., *Les Premiers Jours de l'inhumanité. Karl Kraus et la guerre*, op. cit., p. 161.

³¹ *Ibid.*, p. 164.

Dans la construction de sa doctrine, l'idéologie recourt à l'imagination, et non à la seule observation des faits. Elle se démarque du positivisme en ce qu'elle mobilise un acte de foi, une part de croyance.

L'idéologie ne doit pas être confondue avec la propagande pour au moins deux raisons, l'une, épistémique, l'autre, morale. La première renvoie à la forme rationnelle de l'idéologie : elle se définit plutôt comme un cadre conceptuel, une orientation de la pensée. Sur ce point, les analyses de Musil préfigurent le travail qui sera accompli dans les sciences sociales pour reconnaître le caractère *situé* de tout individu, y compris philosophe ou chercheur. L'idéologie indique le lieu d'où on parle, qui informe notre rapport au monde. Cette aptitude de l'idéologie à déterminer une manière de penser est indispensable : Musil estime que sans elle, l'homme resterait une créature amorphe, incapable d'ordonner ses pensées en une vision du monde. Il utilise la métaphore du récipient, comparant nos sentiments à des liquides qui ont besoin d'être recueillis dans des contenants qui empêchent leur dispersion chaotique, qui leur donnent forme et les stabilisent.

C'est aussi pour une raison morale que l'idéologie diffère de la propagande. L'acte de foi fondateur de toute idéologie comporte un authentique souci de la vérité, une croyance que l'idéologie en question est vraie. La propagande, au contraire, s'ingénie à déployer des dispositifs parfois très raffinés pour remporter l'adhésion à des idées dont il est parfaitement admis qu'elles sont fausses. Il s'agit de rendre un mensonge acceptable en s'appuyant sur une abondante rhétorique de ce que Kraus a justement nommé « l'innocence persécutrice³² ». Celle-ci consiste à se positionner sans cesse comme l'innocente victime d'attaques éhontées, et à organiser le mensonge comme riposte à ces prétendues attaques. La situation de « légitime défense » vise à légitimer le mensonge, si énorme fût-il. Mais comme l'ajoute Kraus, la propagande se défend surtout contre la logique et la connaissance objective, ennemis jurés qui peuvent faire rater une entreprise politique irrationnelle et immorale en sapant ses fondements.

Il est frappant que Musil choisisse de défendre l'idéologie au moment même où il critique le nationalisme allemand, avec le souci non seulement d'expliquer les ressorts qui font le succès de l'idéologie nationaliste, mais aussi de dégager l'intérêt de toute idéologie, afin de ne pas jeter le bébé idéologique avec l'eau du bain nationaliste.

Il invoque cinq raisons de s'intéresser à l'idéologie. La première renvoie à la part irréductible de l'imagination dans toute élaboration théorique, qu'elle soit scientifique ou philosophique. Parce que les énoncés des théories, y compris scientifiques, ne peuvent pas tous faire l'objet d'une justification rationnelle, il faut prendre en considération la part inévitable de croyance. Cela permet de résister à la tentation (marxiste) d'opposer idéologie et science, en re-créant l'idéologie, qui a sa place dans n'importe quelle entreprise théorique. L'analyse de l'idéologie fournit aussi à Musil l'occasion d'interroger le rôle plus global de la croyance dans nos vies.

Le second argument est celui de l'économie d'énergie. En effet, Musil réfléchit en termes de motivations dans le champ de l'action. Dans chaque situation particulière, nous sommes confrontés à une délibération pour décider de la bonne manière d'agir, pour choisir la réponse la plus appropriée. Cet effort éthique est considérable et l'une des utilités des grands systèmes religieux ou des codes moraux consiste à fournir des principes, des règles de conduite qui allègent, voire se substituent à cette délibération permanente. Dans cette perspective, les idéologies nous dotent de directives pratiques qui remplissent un rôle d'« accumulateurs d'énergie³³ », nous dispensant pour partie de

³² *Ibid.*, p. 85.

³³ *E*, p. 361.

l'énergie nécessaire à la réflexion pratique. Toutefois, ces principes d'action, dans leur généralité, risquent de se heurter à la singularité d'une situation inédite, pour laquelle la réponse apportée par la doctrine idéologique sera inopérante. Sont considérés sous cet angle comme idéologiques les religions, les systèmes philosophiques, les philosophies non systématiques. Dans ses textes, Musil ne fait pas référence à des idéologies politiques, et peut-être aurait-il situé les conceptions politiques de son époque davantage du côté de la propagande. L'idéologie se situe du côté des morales religieuses, mais aussi de la philosophie et de la métaphysique, dans la mesure où elle articule un ordre de la pensée avec l'univers affectif de la volonté qui préside à l'action.

Pour que cet univers ne soit pas livré à un chaos émotionnel paralysant, une cohérence au moins minimale est nécessaire. C'est la troisième raison d'être de l'idéologie : elle met de l'ordre dans la confusion des sentiments. Cet ordonnancement est crucial pour l'équilibre d'une vie et entraîne des considérations qui relèvent de la psychologie morale. L'avantage de cette rationalisation est de produire un sentiment de certitude, la conviction d'avoir fait ce qu'il fallait. Dans une existence en proie aux doutes qui peuvent rendre fou, l'idéologie assure une fonction de garde-fou, réduisant le questionnement moral *a posteriori*, donnant l'assurance d'un choix acceptable. Elle aide l'homme à surmonter les tourments de la responsabilité et du choix moral. On peut toutefois émettre une réserve quant à l'obéissance aveugle à laquelle peut aussi donner lieu l'idéologie : l'individu ne risque-t-il pas de s'en remettre à une doctrine sans s'interroger sur le bien-fondé de son action ? Musil fait d'ailleurs la différence entre les esprits soumis à une idéologie et les esprits libres. Le gain de facilité se paye d'une diminution de l'autonomie, d'une réduction de la liberté de pensée.

Le corrélat de la cohérence des sentiments est la détermination d'une existence. L'idéologie a ce pouvoir de déterminer une vie, c'est-à-dire de lui donner une forme à laquelle n'échappe aucun aspect. Elle définit un style de vie, une manière de se comporter, dans sa globalité. Elle imprime une forme qui va permettre à l'individu de vivre en catholique, en juif pratiquant, en étudiant communiste ou en honnête commerçant. À la différence des théories philosophiques dont l'objet peut s'avérer très pointu ou partiel, l'idéologie porte sur l'existence entière, dont elle devient le principe. Elle s'insinue dans tous les secteurs de la vie, impliquant une façon de vivre et d'agir.

On comprendra mieux la dernière raison qui justifie l'importance de l'idéologie : elle exprime des pensées sociales. Cela signifie d'une part qu'elle a un caractère conventionnel, au sens où elle désigne une construction sociale, un produit historique. Même si une idéologie se présente sous les oripeaux de l'éternité, même si elle assume une dimension prophétique ou millénariste, elle n'en demeure pas moins engendrée par un groupe social à une époque donnée. D'autre part, cette dimension sociale explique la propension de l'idéologie à créer des liens, à assurer une cohésion entre les membres qui la partagent. La cohérence de notre vie individuelle n'est pas indépendante d'une communauté ou d'un groupe social, dans lequel elle s'inscrit. Penser et agir en cohérence peut se lire à double sens : en cohérence avec ses propres idées et ses actes passés, dans une forme de fidélité à soi-même ; en cohérence avec le reste du groupe, à travers le respect des mêmes codes et règles.

Dans un contexte d'effondrement des idéologies, qui mène à la très grande violence de la guerre, Musil insiste paradoxalement sur la nécessité de ne pas abandonner l'idéologie, parce qu'elle reste « la force de liaison la plus puissante dans les relations humaines³⁴ ». S'il ne croit pas à un réveil des idéologies anciennes sur le mode de la restauration, il ne

³⁴ E, p. 153. Cité dans Bouveresse J., « Robert Musil ou l'anti-Spengler », in *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit*, op. cit., p. 169.

s'enthousiasme pas non plus pour des idéologies nouvelles, à tonalité vitaliste. Le réel problème qui aboutit à la crise des idéologies n'est pas leur contenu idéal, mais les conditions sociales de leur efficacité. Pour ne pas demeurer en décalage avec la réalité, jusqu'à créer des effets de violence catastrophiques, c'est aux conditions concrètes d'inscription de l'idéologie dans la réalité qu'il faudrait travailler. Au fond, l'idéologie serait le lieu de l'articulation tant espérée entre la vérité, la rationalité et l'objectivité d'une part, le sentiment, l'intuition et l'amour, d'autre part. Afin d'éviter que l'idéologie « rate » le réel, quelle attitude réaliste nous faut-il endosser ?

La lecture de Bouveresse repose sur une distinction capitale entre deux expressions de ce *souci réaliste*. Une première forme de réalisme, soucieux d'ancrer l'idéologie dans la réalité, revient malheureusement à la spéculation à la baisse. À cet égard, Bouveresse rappelle que « [l]e théorème de l'amorphisme condamne évidemment toutes les idéologies et les systèmes qui s'appuient unilatéralement sur ce que Musil appelle la "spéculation à la baisse"³⁵ ».

Sous couvert de connecter la théorie avec le réel et de faire droit aux faits, les spéculateurs à la baisse renversent l'idéalisme et réduisent les faits aux bassesses humaines, comme s'il n'y avait que cela dont on puisse être certain. Le réalisme pessimiste dont il est question fait fond sur une prétendue nature humaine composée presque exclusivement de ruse et d'égoïsme. Reconnaître que ce fonds nous donne notre seule certitude constitue une science sociale et morale, une forme de lucidité dont les effets pratiques ne peuvent que conduire à répéter les mêmes bassesses. Ainsi,

« ce besoin d'univocité, de répétabilité et de fixité est satisfait, dans le domaine psychique, par la violence, et une forme spéciale de cette violence, une forme d'une souplesse inouïe, développée et créatrice dans de multiples directions, est le capitalisme³⁶ ».

Heureusement, une autre attitude réaliste est possible, qui consiste à accomplir une sorte de travail sociologique dont on trouve une esquisse chez Musil. Cette sensibilité sociologique apporte d'ailleurs une autre distinction entre la propagande et l'idéologie : le propagandiste pense pouvoir produire en l'homme un changement intérieur, dans l'idée que cet homme nouveau engendrera une nouvelle époque. À l'inverse, Musil pense que le changement ne peut venir que de l'extérieur, c'est-à-dire des conditions historiques et matérielles dans lesquelles vivent les hommes. L'idéologie est l'expression de ces conditions :

« Musil insiste, au contraire, sur toutes les conditions et les transformations externes qui devraient être réalisées auparavant ou en même temps pour qu'un changement théoriquement concevable devienne un changement réel ou, tout au moins, un changement réellement concevable³⁷. »

b) Littérature et sociologie

Dans *L'Homme probable*, Bouveresse énonce l'hypothèse selon laquelle pour Musil, le plus grand problème de nos sociétés est celui de la « relation de l'individu à ses formes d'organisation³⁸ ». La lecture croisée de Musil et de Kraus sur la montée en puissance du

³⁵ *Ibid.*, p. 151.

³⁶ *Ibid.*, p. 152.

³⁷ Bouveresse J., *L'Homme probable*, *op. cit.*, p. 220.

³⁸ *Ibid.*, p. 281.

nazisme restitue cette perplexité dans le contexte de la séduction opérée par la personne du *Führer*, homme sans qualités, à tout le moins littéraires et intellectuelles, transformé en acteur historique, mais aussi en « grand intellectuel » de son temps. Creusant cette hypothèse, Bouveresse en vient à interpréter les difficultés rencontrées par Musil dans son travail d'écrivain, à savoir les incertitudes au sujet de *L'Homme sans qualités*, qu'il ne parvient pas à achever, comme les symptômes d'un manque de connaissances sociologiques :

« Le besoin que ressent Musil d'acquérir une vision plus sociologique ou socio-économique des problèmes d'ensemble lui apparaît comme la raison des blocages auxquels il se heurte dans son travail sur le roman³⁹. »

À la fin de sa vie, Musil considère les conditions socio-historiques comme les problèmes constituants de son époque. Ce ne sont pas des problèmes éternels, mais ils n'ont pas non plus le caractère des faits d'actualité. Ils se déploient à un autre niveau, en arrière-fond des événements. Musil saisit la différence entre le fait d'actualité et le fait social tel que Durkheim l'envisage. Il s'intéresse à ces forces extérieures, ces manières de faire qui façonnent et déterminent l'individu.

Loin d'être naïf, Musil a conscience que les idéologies des écrivains eux-mêmes ne sont pas indépendantes des positions sociales qu'ils occupent. Le personnage de *L'Homme sans qualités*, Ulrich, assume son statut de bourgeois et son privilège d'avoir les moyens de prendre un congé de la vie, c'est-à-dire une année sabbatique, pour se préoccuper de savoir « Comment vivre ? », à grands renforts de conversations interminables avec sa sœur dans leur coquet jardin. D'où sa méfiance envers la « littérature engagée », qui risque de tomber dans la défense d'intérêts de classe ou à nouveau, la simple propagande. Ce qui n'empêche pas la conviction qu'une idée peut être justifiée et objective, universellement partageable, quelle que soit l'origine sociale de celui ou celle qui l'a conçue. En funambule, Musil cherche une littérature qui déploie une connaissance exacte du réel tout en étant dotée d'une puissance de changement, une littérature à la fois descriptive et performative. La question de savoir comment la littérature met en œuvre ce potentiel de changement ne trouve pas de réponse précise et définitive. Musil lui attribue néanmoins la capacité d'inventer des solutions partielles aux problèmes humains déterminés par les conditions sociales.

Bouveresse remarque dans un texte intitulé « Robert Musil. La tâche de la littérature et la fonction sociale de l'écrivain » :

« On pourrait dire de lui, me semble-t-il, que son problème se résume tout entier dans le fait qu'il a eu le sentiment de n'avoir jamais réussi à trouver réellement la bonne distance, celle qui lui aurait permis, en tant qu'écrivain et avec les ressources propres de la littérature, et non pas, comme tant d'autres, de l'idéologie, d'agir sur la réalité et peut-être de contribuer à la transformer. Dans les dernières années, il lui arrive de comparer son propre cas à celui de Hitler et de constater que, alors que celui-ci a réussi à subjuguier immédiatement des millions de gens en utilisant les moyens de la rhétorique la plus primitive, lui-même n'est pas parvenu à se faire comprendre de l'Autrichien moyen de Carinthie. Et comme il pense que l'Histoire n'est pas faite par le génie, mais, pour l'essentiel, par l'homme moyen, qui constitue, par conséquent, l'élément sur lequel il faudrait réussir à agir, on imagine ce que

³⁹ *Ibid.*, p. 289.

signifie cette constatation pour quelqu'un qui se fait de la tâche de la littérature une idée comme la sienne⁴⁰. »

La « bonne distance » est un enjeu caractéristique des sciences sociales, comme le rappelle Didier Fassin :

« La question de la juste distance par rapport à l'objet a toujours été cruciale pour les sciences sociales. Elle se pose à elles de deux manières, qui sont étroitement liées. Elle est d'abord épistémologique : quelle connaissance objective peut-on produire sur un monde d'objets dont on fait soi-même partie ? Elle est ensuite politique : quelle position axiologique peut-on défendre dans l'étude de phénomènes mettant en jeu des valeurs sur lesquelles on porte des jugements ?⁴¹ »

La bonne distance, entre sympathie et antipathie, fait l'objet d'un travail raffiné à travers l'utilisation de l'ironie et de la satire. Évoquant cette technique, Musil écrit :

« *Technique de narration satirique* Peut se ramener d'ordinaire à la formule : faire le bête. Raconter avec une feinte naïveté. (Les interminables préliminaires de Sterne en relèvent aussi.) C'est également la manière des ironistes qui vous font des compliments dont on ne sait trop comment les entendre.

[...] Autre formule (de moi) : relâchement de l'aspect contraignant habituel. Dans les *Lettres persanes*, [...], on présente sous des noms persans des situations françaises. Et cela suffit.

Ces points de vue s'appliquent aussi aux enchaînements habituels régis par la causalité et le destin⁴². »

Comme Kraus, Musil recourt à la citation dans sa dimension satirique : le déplacement opéré introduit un changement d'aspect, un léger décalage qui restitue le caractère absurde ou ridicule de certains propos ou idées. Le satiriste n'a pas besoin de changer une virgule au discours cité : en convoquant l'attention sur lui, il déchire le voile magique des affects et de la familiarité qui l'entourent dans le contexte de la propagande. Il l'objective suffisamment pour produire un effet-loupe qui ne manque pas de discréditer le propos cité. La référence à Montesquieu indique ce que Musil a en tête, à savoir un point de vue contrapuntique, un changement de place semblable à celui de l'anthropologue ou du Persan qui observe l'étrangeté de mœurs inconnues.

De Musil, Bouveresse pense qu'il est progressivement devenu un sociologue, et plus précisément, « un sociologue instinctif⁴³ », qui improvise une analyse sociologique sans appliquer rigoureusement des méthodes scientifiques d'objectivation. Or, cette analyse consiste avant tout à décrire les constructions intellectuelles et idéologiques de l'époque. Musil tente de saisir ce qui, dans ces idéologies, est responsable de leur échec, faillite qui

⁴⁰ Bouveresse J., « Robert Musil, la tâche de la littérature et la fonction sociale de l'écrivain », in E. Pinto (éd.), *L'Écrivain, le savant et le philosophe : La littérature entre philosophie et sciences sociales.*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2003, p. 97.

⁴¹ Fassin, D., « L'anthropologie entre engagement et distanciation. Essai de sociologie des recherches en sciences sociales sur le sida en Afrique » in C. Becker et al. (éd), *Vivre et penser le sida en Afrique*, Paris, Karthala, 1999, p. 42.

⁴² Musil, R., *Journaux, vol. II*, trad. de l'allemand par P. Jaccottet P., Paris, Seuil, 1981, p. 72 (désormais J, suivi du volume et de la page).

⁴³ Bouveresse J., « Robert Musil, la tâche de la littérature et la fonction sociale de l'écrivain », art. cit., p. 88.

a précipité les Européens dans la Première Guerre Mondiale. Le souci réaliste de Musil se traduit par cette approche critique que l'on trouve aussi dans le roman, via la construction de « types » au sens sociologique du terme.

Dans ses *Journaux*, Musil avoue son ambition de « composer un personnage uniquement de citations⁴⁴ ». Le collage de citations s'élabore à partir d'individus qui sont des figures importantes de l'époque, de sorte que le discours cité s'illustre également par sa typicité. L'idée est de montrer dans son roman « les principaux types de l'homme d'aujourd'hui⁴⁵ ». Ainsi, les personnages de *L'Homme sans qualités* sont élaborés selon le principe de la citation, dans le sillage du « cannibalisme satirique⁴⁶ » krausien : Arnheim cite l'industriel et intellectuel Rathenau, Diotime est le porte-voix de Maeterlinck et de Key, Clarisse cite Nietzsche, Meingast est le mégaphone de Ludwig Klages, etc. Comme le remarque Jacques Bouveresse,

« les types intellectuels principaux que Musil a représentés et critiqués dans son roman en recourant à la technique du montage et de la citation parodique peuvent être rattachés en grande partie à une constellation de pensée caractéristique de l'époque, à laquelle on a donné le nom de "philosophie de la vie"⁴⁷. »

C'est aussi ce qui rend la lecture du roman difficile pour le lecteur contemporain, tant ses références sont tombées dans l'oubli.

Derrière ces personnages se révèlent les différentes formes de pensées sociales qui traversent la société autrichienne et allemande au tournant du XX^{ème} siècle. Arnheim, par exemple, est un bon représentant des spéculateurs à la baisse, qui n'hésitent pas à s'enrichir par le biais d'une exploitation capitaliste forcenée, tout en se livrant avec une grande complaisance au plus parfait idéalisme dans les salons mondains. L'étudiant socialiste, révolutionnaire sans révolution, ou le pédagogue conservateur sont aussi des types décrits dans le roman, chacun incarnant à sa manière une forme d'idéalisme stérile. La somme de tous ces idéalismes vains laisse le champ vacant à la catastrophe de la guerre, qui va cristalliser les enthousiasmes, le désir d'action et les énergies disponibles inutilisées.

Pour éviter cela, il faudrait des idéologies qui n'assujettissent pas l'esprit à des intérêts de partis ou de pouvoir. C'est un point délicat. On peut concevoir au contraire qu'une idéologie soit affiliée à une certaine vision du pouvoir. Mais ce que veut dire Musil, c'est que l'idée ne doit jamais être au service d'une organisation sociale ou politique préexistante, sous peine de n'avoir aucune chance d'apporter un quelconque changement véritable. La difficulté pour l'idéologie est de tenir ensemble une indépendance à l'égard des systèmes politiques et un degré de possibilité suffisant pour s'incarner dans la réalité concrète et produire du changement. L'analyse sociologique porte ainsi sur le diagnostic identifiant les conditions actuelles et ce qu'il faudrait déjà changer pour qu'une idéologie féconde puisse se matérialiser. Telle est la difficulté : le changement des conditions socio-matérielles doit précéder, au moins en partie, une idéologie à potentiel utopique, qui ne se résume pas à exprimer la pensée de l'homme moyen.

⁴⁴ J, I, p. 440.

⁴⁵ *ibid.*

⁴⁶ Voir Benjamin W., « Karl Kraus », [1977], in *Œuvres*, t. II, trad. du français par M. de Gandillac, R. Rochlitz et P. Rusch (éds), Gallimard, Collection Folio Essais, 2000, p. 256.

⁴⁷ Bouveresse J., « Robert Musil, la philosophie de la vie et les illusions de l'Action parallèle », in *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit*, *op. cit.*, p. 190.

c) De la satire à l'utopie

« Pour Bourdieu, il faut s'attaquer à la structure et au système et ne considérer les individus qu'en tant qu'ils occupent certaines positions déterminées dans ce que l'on peut appeler un champ de force. Comme je ne suis pas sociologue, je crois utile de pratiquer de temps à autre une forme de critique qui est à la fois plus personnalisée et moins soucieuse d'expliquer ce qu'elle juge. Cela dit, je n'ai aucun doute sur le fait que le travail de gens comme Bourdieu est absolument indispensable et, comme on dit, incontournable. [...] Mais, si on est tourmenté, comme je le suis, par la capacité assez stupéfiante que l'on a aujourd'hui de penser d'une façon et d'agir d'une autre, on est probablement enclin à préférer la satire à la critique savante⁴⁸. »

Dans cet hommage au sociologue, Bouveresse manifeste son affinité avec une autre modalité, plus littéraire, de la critique sociale : la satire, qui est au principe du travail journalistique de Kraus, ainsi que l'ironie, centrale dans l'écriture musilienne. Il n'échappe à personne que les préférences littéraires de Bouveresse sont marquées par cet attrait à la fois pour les « justes colères » et pour la tonalité incisive dans laquelle elles s'expriment. L'intérêt du travail d'écriture de Musil en particulier, par rapport à d'autres satiristes, est d'articuler la satire de l'idéalisme et des idéologies avec l'imagination utopique. La première constitue le versant critique négatif et la seconde, le versant constructif positif. Ce lien est d'autant plus important que la destruction opérée par la satire nous confronte à un vide : aucune idéologie ne résiste à la critique, et une fois balayées, l'être humain se retrouve confronté au vide que viendra remplir, dans le cas de Musil, la guerre. Il y a donc de sérieuses raisons de ne pas s'en tenir à la modalité destructive de la satire, et de la coupler soit avec l'élaboration d'idéologies plus fécondes, soit, comme le pense Musil, avec l'élaboration d'utopies.

C'est le sens du possible qui procède au développement des utopies. La véritable utopie n'est pas quelque chose d'inimaginable, mais une possibilité que l'on pourrait faire advenir en modifiant les circonstances ordinaires. Le développement de l'utopie devient possible dans le contexte de la fiction, qui offre l'occasion d'opérer un changement sur les circonstances. Musil n'envisage pas les conséquences de cette « modification possible » comme déterminées par des lois encore méconnues : l'écrivain se borne à décrire la tournure possible et la plus vraisemblable que prendraient les événements.

Les expériences imaginatives qui intéressent le plus Musil sont celles qui ont une valeur pratique, parce qu'elles se situent dans les limites de la réalité de notre existence humaine. Ainsi, son attitude envers les utopies est ambivalente : d'une part, il les encourage, étant donné qu'elles permettent de mieux juger le réel par analogie et qu'elles introduisent l'espoir d'une amélioration de la vie ; d'autre part, elles se soldent par des échecs lorsqu'elles sont impraticables. Cette ambivalence ne peut être comprise qu'en resituant le développement des utopies dans le contexte plus large du rapport que Musil entretient avec l'idéalisme moral. L'analyse du recours aux utopies suppose donc une distinction préalable entre l'idéalisme et la mentalité utopique. En effet, lorsqu'Ulrich et Musil proposent différentes utopies, c'est pour les substituer à l'imposture que constitue l'idéalisme. La distinction est ténue entre la tonalité satirique à l'égard de l'idéalisme, et l'ironie tendre envers les utopies, qui témoigne du vif attachement que Musil éprouve envers elles.

⁴⁸ Bouveresse J., *Le Philosophe et le réel*, op. cit., p. 17.

Il y a donc une ligne de continuité entre le rejet de l'idéalisme et la promotion d'une mentalité utopique qui ne renonce pas aux idéaux. L'idéalisme subit une critique constante, et il est présenté de manière récurrente comme une façon de penser sur le déclin. Un passage des dialogues entre Ulrich et Agathe pose avec acuité la façon dont l'enthousiasme illusoire est une conséquence de l'idéalisme. Dans son propos, Ulrich explique comment l'idéalisme traduit l'aspiration à une autre vie, meilleure, à ce qu'il nomme tour à tour « seconde vie » ou « autre état ». Il s'appuie sur l'attachement de l'homme à ses idéaux pour distinguer ensuite comment l'idéalisme échoue à saisir la voie qui mènerait à cette vie juste :

« Il croit aux idées non parce qu'il leur arrive d'être vraies, mais parce qu'il *doit* croire. Parce qu'il *doit* faire régner l'ordre dans son cœur. Parce qu'il doit boucher au moyen d'une illusion ce trou dans les parois de sa vie par lequel ses sentiments ne demandent qu'à fuir à tous les vents. La voie juste serait sans doute, plutôt que de se laisser aller à de passagères illusions, de chercher au moins les conditions de l'enthousiasme authentique⁴⁹. »

Le problème de l'idéalisme est qu'il satisfait notre besoin impérieux de croyance en des idéaux et en une vie meilleure d'une façon trompeuse, en proposant des idées chimériques et vides. Par précipitation ou par facilité, il se contente de succédanés d'idéaux qui ne sont pas à la hauteur du rôle que nous voudrions leur faire jouer dans notre vie morale et qui sont autant de ballons de baudruche moraux.

Un certain nombre de personnages de *L'Homme sans qualités*, qui apparaissent de prime abord comme des avatars de la mentalité activiste, ne sont rien d'autres que des idéalistes d'un autre genre. C'est le cas du groupe de Hans Sepp ou encore du « prophète » Meingast. La différence avec l'idéalisme traditionnel est la suivante : la mode est désormais à une idéologie vitaliste, exaltant les valeurs de la personnalité, du sentiment et de la vie, et aussi de l'action. Au lieu de combler notre besoin d'idéal par des valeurs humanistes comme le Devoir, la Nature, l'Humanité, l'idéologie vitaliste propose d'autres valeurs tout aussi creuses et fantasmagoriques, comme la Vie, l'Instinct, l'Intuition, l'Âme. Face au succès de ces nouvelles idéologies, on comprend que la satire n'abandonne jamais son exercice de sape et poursuive son entreprise de démystification.

Ces idéologies sont encore plus dangereuses, parce qu'elles prétendent s'appuyer sur le vécu individuel, c'est-à-dire sur l'expérience, alors même qu'elles la vident de tout contenu. Leur exaltation de la puissance de l'action, valorisée pour elle-même indépendamment de toute autre valeur morale, parce qu'elle incarne la réalisation de l'élan vital, est particulièrement inquiétante. Elle conduit à identifier la morale à la puissance d'agir, soustrayant l'action à des critères externes d'évaluation et de jugement. L'action devient dépositaire d'une valeur intrinsèque en tant que manifestation d'une volonté vitale qui s'oppose à l'inertie. En opérant le tour de passe-passe qui consiste à rabattre les idéaux moraux sur l'action elle-même, on aboutit à ce type de séduction qui mène aussi bien à l'idéologie antisémite et extrémiste de Hans Sepp qu'à la guerre.

L'avantage de ces nouvelles idéologies est d'éviter la paralysie. L'idéologie vitaliste est résolument tournée vers l'action, encourageant l'exercice de la puissance en une réappropriation de la volonté de puissance nietzschéenne. Mais ce qui caractérise ce mouvement, par-delà son appareil théorique assez confus, c'est la manière dont il interprète les idées à travers la grille des sentiments. Des personnages comme Hans Sepp ou Meingast dans le roman, mais aussi Hitler dans la vie réelle, guidés par leurs émotions,

⁴⁹ *Hsq*, II, p. 369.

projetent une signification affective sur leurs idéaux. L'un des exemples proposés par Musil est celui du « patriotisme affectif⁵⁰ » : l'idéal de la patrie, au lieu de s'apparenter à un devoir dicté par la raison, est présenté comme un amour de la patrie, dont le pouvoir est bien plus redoutable parce qu'il évacue toute possibilité de dilemme et de choix moraux dans l'immersion du sentiment. L'affect viril propre au patriotisme se substitue à la réflexion morale, de sorte que l'on sombre dans l'excès symétrique au rationalisme moral abstrait : un irrationalisme moral sous les traits d'un idéalisme vitaliste. L'enthousiasme qui accompagne cet idéalisme, s'il en résulte, est un effet pervers. Il contribue à entretenir l'illusion dans la durée, illusion selon laquelle ces idéaux sont crédibles et jouissent d'une certaine respectabilité morale. L'échec de l'idéalisme nous renvoie non pas à une éthique sans idéaux, mais à la reconnaissance de notre besoin de croire en l'idéal d'une vie meilleure et à l'urgence manifeste de trouver d'autres voies que les idéologies contemporaines pour le satisfaire. C'est pour cela que la quête éthique présentée *a minima*, « chercher au moins les conditions de l'enthousiasme authentique⁵¹ », est loin d'être modeste et constitue déjà une exigence élevée. Puisque l'enthousiasme peut être suscité de manière inauthentique, par les idéologies régnautes, par la suggestion collective ou encore, comme le souligne Musil, par le « pouvoir simplificateur de la bêtise⁵² », une première tâche éthique serait effectivement de parvenir à susciter un enthousiasme authentique, par la voie d'idéaux qui ont une signification et un pouvoir pratique.

Telle est l'ambivalence de la critique de l'idéalisme : en tant que conception morale, il est complètement dépassé et n'apparaît pas crédible ; mais s'il s'agit d'entendre par « idéalisme » le développement des idéaux, l'imagination du possible, alors il est à maintenir, notamment dans le giron de la littérature. La critique de l'idéalisme bascule ainsi vers le sauvetage des idéaux en morale, rendu possible par la littérature, et plus spécifiquement, par les utopies.

3. L'utopie au-delà de l'idéologie

a) La littérature comme laboratoire moral

Bouveresse rappelle que pour Musil, l'art s'oppose à l'idéologie⁵³. En effet, les idéologies prescrivent des visions du monde achevées, alors que l'art, plus précisément la littérature, suggère des solutions partielles. Plus encore, « [l]e romancier, selon Musil, se sert de ses personnages pour expérimenter des possibilités et essayer à travers eux des choses qu'il n'est pas prêt à tenter lui-même ou que la vie réelle n'autorise pas à tenter⁵⁴ ».

Considérer que la littérature offre une connaissance pratique dans la mesure où elle met en scène des expériences morales particulières et nous les fait partager, presque vivre par procuration, est une idée répandue aujourd'hui, qui a fait l'objet de nombreux développements contemporains, notamment au sein de ce qu'il convient d'appeler l'éthique littéraire. Les travaux de Martha Nussbaum⁵⁵ invitent à vivre la lecture d'une

⁵⁰ Musil R., *L'Homme sans qualités*, t. II, traduit de l'allemand par P. Jaccottet, Paris, Seuil, 1956, p. 1081.

⁵¹ *Hsq*, II, p. 369.

⁵² *ibid.*

⁵³ Bouveresse J., « La Science sourit dans sa barbe... », in *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit : dix études sur Robert Musil*, *op. cit.*, p. 90-91.

⁵⁴ Bouveresse J., *L'Homme probable*, *op. cit.*, p. 283.

⁵⁵ Nussbaum M., *La Connaissance de l'amour. Essais sur la philosophie et la littérature*, trad. de l'anglais par S. Chavel, Paris, Éditions du Cerf, coll. "Passages", 2010 (*Love's knowledge. Essays on philosophy and literature*, Oxford, Oxford University Press, 1990).

œuvre comme une aventure, capable d'enrichir l'éventail de nos expériences morales ; ceux de Cora Diamond⁵⁶ insistent sur la dimension morale de la littérature et la nature exploratoire des expériences de pensée auxquelles elle se livre. Dans la même veine, le « laboratoire du cinéma⁵⁷ », selon Stanley Cavell, attire notre attention sur les enjeux moraux auxquels nous pouvons être confrontés dans la vie réelle, et nous montre de quoi nous sommes capables et ce que nous pouvons devenir. La mise en relation de la littérature avec le concept d'expérimentation, issu du vocabulaire scientifique, connaît un indiscutable succès. C'est un point sur lequel revient Bouveresse dans *La Connaissance de l'écrivain*, où sa pensée dialogue avec les conceptions de Nussbaum et de Diamond sur le rôle des romans dans le développement de notre imagination morale, donc de nos capacités éthiques. Dans un ouvrage éponyme, *The Moral Laboratory*⁵⁸, Jemeljan Hakemulder, s'inspirant lui aussi des travaux de Nussbaum, développe avec une certaine réserve ce que l'on peut entendre par une telle expression, s'intéressant à l'impact moral à court terme de la lecture des romans. En prenant appui sur la façon dont les définitions de la littérature impliquent elles-mêmes, le plus souvent, une idée des effets que produit le texte sur le lecteur, l'auteur en appelle à la dimension éthique conférée à la littérature par les romanciers eux-mêmes et prend pour exemple Musil. Et en effet, celui-ci apparaît comme le romancier idéal pour illustrer cette idée, puisqu'il déclare lui-même dans ses essais que l'art est un laboratoire moral. Dans « La Connaissance chez l'écrivain : esquisse », Musil assigne en effet pour tâche à l'écrivain de « découvrir sans cesse de nouvelles solutions, de nouvelles constellations, de nouvelles variables, [d']établir des prototypes de déroulement des événements, des images séduisantes des possibilités d'être homme, d'inventer l'homme intérieur⁵⁹ ». Disant cela, il oriente l'exploration romanesque vers la recherche des motifs de l'âme, à quoi il oppose les motivations comportementales dégagées par la psychologie expérimentale. S'il faut entendre le roman en un sens expérimental et si cette expérimentation est en lien avec l'intériorité, elle ne consiste sûrement pas en investigation psychologique comme y procède la science expérimentale. La conception musilienne de la tâche du roman a des affinités avec la psychologie de la forme, mais la psychologie reste du domaine du ratioïde, se préoccupant de ce qu'il y a de général dans les motivations de nos comportements, visant à établir des schèmes explicatifs de l'agir humain à partir d'observations et d'expérimentations. En revanche, la littérature n'appartient pas aux sciences de l'esprit. Elle est expérimentale, dans un autre sens que celui de la psychologie gestaltiste. En outre, Musil utilise l'expression de « roman d'expérimentation morale⁶⁰ » pour l'appliquer à un projet très particulier : celui des utopies inachevées, qui ne font pas l'objet d'une publication, comme « Planète Ed » et surtout « Le Pays au-dessus du Pôle Sud », dont la spécificité réside dans l'imagination de formes de vie qui excèdent la naturalité des formes de vie humaines. Par exemple, Musil imagine une planète où « [l]es individus particulièrement pudiques se reproduisent par scissiparité et non sexuellement⁶¹ » ou bien, « [o]n fait parcourir aux gens toute l'échelle des espèces animales. Grâce à des méthodes biologiques. Ils sont

⁵⁶ Diamond C., « What If "x" Isn't the Number of Sheep ? Wittgenstein and Thought-Experiments », in *Ethics philosophical papers*, Grahamstown, Rhodes University, vol. 31, n°3, 2002, p. 227-250.

⁵⁷ Cavell S., *Le Cinéma nous rend-il meilleurs ?*, trad. de l'anglais par C. Fournie et E. Domenach, Paris, Bayard, 2003, p. 98.

⁵⁸ Hakemulder J., *The Moral Laboratory : Experiments Examining the Effects of Reading Literature on Social Perception and Moral Self-concept*, Amsterdam, John Benjamins B.V., 2000, p. 3.

⁵⁹ E, p. 83.

⁶⁰ J, I, p. 543.

⁶¹ J, II, p. 80.

saturés, et abrégissent⁶² » ou encore : « des époux ou épouses qui ne vivent pas plus longtemps que des chiens ou des chevaux. Attachement profond pendant 8 ou 14 ans⁶³ ». Il s'attache à penser des mondes possibles, désignant par-là la façon dont l'écrivain peut poser certaines conditions initiales et suivre leur développement logique. Ainsi, il écrit au sujet du projet d'utopie :

« Des mondes plurivoques sont pensables. – Je n'ai pas réfléchi si cette idée est viable. Dans la plurivocité mathématique, on retrouve toujours un principe univoque. Cela voudrait donc dire, sans doute, qu'il doit exister un quelconque comportement légal à l'égard de l'analogie.

Mais peut-être en va-t-il autrement : 1) Un état de fait donné. 2) Il existe différentes façons de se comporter à son égard. 3) Laquelle on choisira est indéterminé. 4) Les conséquences du choix ne sont pas contradictoires, c'est-à-dire non pas : "J'irai à gauche si je ne vais pas à droite", mais un troisième événement qui n'est pas définissable simplement, ou une multiplicité d'événements ?...⁶⁴ »

Ce passage témoigne du souci de Musil de confronter la littérature et les idées à la vie, pour éviter les travers idéalistes reprochés aux idéologies. Il faut que l'idée qui anime l'artiste soit viable, malgré l'indétermination de nos comportements. Une fois posées certaines conditions initiales de nature morale ou sociale, nous ne pouvons pas établir avec certitude comment les individus se comporteraient dans ces circonstances. Le romancier ne peut qu'imaginer comment l'on pourrait se comporter, quelles sont les voies possibles. La description de ces voies, y compris les plus inhabituelles, celles auxquelles on penserait le moins, nous éclaire sur un certain nombre de problèmes moraux.

Dans le roman, l'un des personnages, la jeune Gerda, reproche à Ulrich de parler toujours « de ce qui pourrait être, au lieu de parler de ce qui devrait être⁶⁵ ». C'est une autre manière de clarifier la différence entre l'idéologie et l'utopie : la première tente de prescrire ce qui devrait être, là où la seconde déploie le possible.

b) Une littérature militante ?

Puisque les utopies du roman de Musil sont finalement liquidées, en quoi l'utopie s'avère-t-elle moins stérile que les idéologies ? N'est-elle pas tout aussi vaine, aussi impraticable ? Il est clair que les difficultés du romancier nuancent la fonction qu'il attribue aux utopies. Cependant, cela n'altère en rien sa conception d'une littérature, non pas « engagée », mais militante. La lecture de *Bouveresse* insiste sur cette dimension agonistique attribuée à la littérature, essentiellement pour deux raisons.

Premièrement, la pratique krausienne de la satire totale assume pleinement son caractère destructeur, et ce, dès le premier numéro de la *Fackel* :

⁶² *J*, II, p. 134.

⁶³ *Ibid.*, p. 181.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 361.

⁶⁵ *Hsq*, I, p. 549.

« Le programme de ce journal apparaît donc bien maigre : il ne s'est pas choisi une devise retentissante : "Voilà ce que nous apportons (*bringen*)", mais une devise honnête : "Voilà ce que nous abattons (*umbringen*)"⁶⁶. »

Le satiriste n'apporte pas d'éléments positifs ; il assassine littéralement par sa critique. L'assimilation de la plume à une arme et du journal à un journal de combat explique la dimension virulente des œuvres de Kraus, où il n'est pas question de sympathiser avec l'ennemi. La satire exprime une certaine haine envers ce dont elle exhibe le caractère haïssable. Elle nous arrache à l'apathie qu'entretiennent dans nos vies la banalisation de la violence et de la souffrance, dont le spectacle nous est mis à disposition quotidiennement par les médias. La satire krausienne s'articule avec une exigence rationnelle. Si elle n'est pas, effectivement, de l'ordre de la critique savante, elle n'en demeure pas moins justifiable par des arguments. Le satiriste engagé dans un combat, notamment contre l'imposture, n'attend pas de riposte ni de réponses. En ce sens, la verve satirique donne lieu à une littérature militante, qui lutte contre le mensonge, au service de la vérité. Cette dimension militante se retrouve dans la conception agonistique de l'ironie chez Musil, qui s'oppose sur ce point à Thomas Mann. Dans une interview avec le journaliste Oskar Maurus Fontana, Musil définit son ironie d'écrivain comme « une forme de combat⁶⁷ ». Selon Karl Corino⁶⁸, biographe de Musil, Thomas Mann avait été interviewé par le même journaliste littéraire peu de temps auparavant et ce serait l'une des raisons pour lesquelles Musil aurait accepté de se livrer au même exercice. Lorsqu'il insiste sur la nature combative de l'ironie, il a probablement en tête la façon dont Mann présente l'ironie comme un élément du conservatisme et une stratégie protectrice qui permet d'échapper aux aléas socio-politiques. Ainsi, Mann écrit dans ses *Considérations d'un apolitique* :

« L'ironie est une forme de l'intellectualisme et le conservatisme ironique est un conservatisme intellectuel. En lui, l'être et l'action se contredisent dans un certain sens et il se peut qu'il favorise la démocratie et le progrès, par sa façon même de les combattre⁶⁹. »

Pour Musil, le recours à l'ironie n'a rien de conservateur, au contraire : il participe de la critique sociale, celle des types sociaux et des idéologies de l'époque. L'ironie et la satire débarrassent le champ intellectuel des idéologies absurdes pour que puissent y germer des utopies capables de transformer la société. Ce changement, dont on a vu qu'il exige au préalable certaines conditions socio-matérielles, est d'abord de nature morale. L'esthétique utopique de Musil vise à améliorer l'humain en lui proposant des modèles de conduite possible. Cette finalité s'exprime par une formule sans équivoque : « Littérature : combat pour une nature morale supérieure⁷⁰ » ou encore « l'écrivain comme créateur d'éthique⁷¹ ».

⁶⁶ Kraus K., *Die Fackel* 1, 1899, p. 1. Je traduis : « Das Programm dieser Zeitung scheint somit dürftig; kein tönendes "Was wir bringen", aber ehrliches "Was wir umbringen" hat sie sich als Leitwort gewählt ».

⁶⁷ Musil R., « Was arbeiten Sie ? Gespräch mit Robert Musil » [30. April 1926], in *Gesammelte Werke*, t. VII, éd. A. Frisé, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Verlag, 1978, p. 941.

⁶⁸ Corino K., *Robert Musil – Thomas Mann, Ein Dialog*, Pfullingen, Günther Neske Verlag, 1971, p. 19.

⁶⁹ Mann, T., *Betrachtungen eines Unpolitischen*, [1918]. *Considérations d'un apolitique*, trad. de l'allemand par Servicen L. et Naujac J., intr. Brenner J., Paris, Grasset, 1975, p. 485.

⁷⁰ *J*, II, p. 517.

⁷¹ *E*, p. 594.

La tâche de l'écrivain se déploie ainsi selon deux modalités complémentaires : satirico-critique et utopique. L'analyse du réel forme la toile de fond à partir de laquelle il devient loisible d'imaginer ce qui est possible pour notre forme de vie, compte tenu de la réalité de certaines contraintes ou pour pallier les carences relevées par l'attention au réel.

Conclusion : La réalité plutôt que la littérature ?

La fin de *L'Homme probable* renvoie dos à dos les idéologies à la baisse et les idéologies excessivement idéalistes. Les premières nourrissent des formes d'organisations sociales « appétitives » qui se soldent par d'abondantes réalisations dont le point commun est de tirer l'humain vers le bas, de le conduire à des comportements superficiels, égoïstes ou absurdes. Face à cet activisme idéologique somme toute assez cynique se hissent les idéologies du refus du réel, qui rejettent précisément ces formes d'exploitation brutales ou immorales. Le défaut de ces idéologies n'est pas leur ambition, mais leur contenu trop abstrait et leur incapacité à s'incarner dans le monde. Par conséquent, elles contribuent à inscrire dans la durée la division du travail entre un activisme débridé et des idéaux inapplicables.

Par comparaison avec ces tendances idéologiques, la mentalité utopique apparaît comme « un refus de coopérer⁷² » avec le monde réel, presque comme un retrait, une attitude de sécession à l'égard d'une réalité jugée insatisfaisante, en particulier sur le plan moral. Est-ce pour cette raison que l'utopie serait une modalité profondément littéraire de la vie ? A-t-elle une chance de déborder les limites du roman et de se concrétiser dans la « vraie vie », à l'inverse des idéologies idéalistes ? Ou n'est-elle finalement rien d'autre, comme le défendent un certain nombre d'écrivains⁷³, que la vraie vie elle-même ?

Bouveresse nous rappelle que, malgré sa défense constante de l'utopie comme contrepoint à une réalité qui ne peut être qu'objet de la critique satirique, Musil place la réalité – *une réalité possible* – au-dessus de la littérature, ou encore, l'être avant l'écriture. Loin de souscrire au fantasme présenté par Ulrich dans le roman, celui qui consiste à vivre la vie comme un roman et à abolir la frontière entre réalité et littérature, Musil utilise la littérature pour imaginer et tester des *possibilités réelles*, c'est-à-dire des alternatives réalisables dans notre monde. En ce sens, l'utopie n'a rien d'impossible, elle demeure une probabilité qui ne s'est *pas encore* incarnée dans le monde réel.

Si la littérature joue tour à tour un rôle de critique sociale, de réservoir d'utopies ou encore de refuge, il n'en demeure pas moins que ce qui prime pour Bouveresse n'est ni sa dimension esthétique, qui contribuerait peut-être à la valeur d'une vie, ni sa puissance créatrice, mais sa capacité à nous faire parvenir à la vérité par des chemins différents de ceux de la connaissance scientifique. Sa prédilection pour des auteurs comme Kraus ou Musil témoigne de ce souci de l'écrivain au service de la vérité, qui jette une lumière exacte sur la réalité de son temps, au moyen de l'écriture, afin de combattre les mensonges politiques et les idéologies illusives. Que Bouveresse se soit tant concentré sur des écrivains pris dans la tourmente du fascisme en dit long sur sa propre inquiétude face aux succès des idéologies d'extrême-droite et des formes d'autoritarismes politiques adossées au mensonge comme méthode de gouvernement. Il se servait de ces auteurs comme de lanternes pour éclairer les réalités politiques de notre temps.

⁷² Bouveresse J., *L'Homme probable*, op. cit., p. 291.

⁷³ Bouveresse, J., *La Connaissance de l'écrivain*, op. cit., §29, p. 211-218.